

L'Ami de la Religion et de la Patrie.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

AN. I.

QUEBEC, 12 MAI, 1848.

No. 23.

PENSEES SUR LE CHRISTIANISME. D O G M E .

PAR JOSEPH DROZ,

de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques.

XI.—Une des vérités les plus importantes de la religion, c'est que pour être vraiment chrétien, le raisonnement ne suffit pas et que la foi est nécessaire. A ce mot, les prétendus philosophes croient triompher ; ils disent qu'après avoir cherché à dissimuler que nous avons besoin d'étouffer le bon sens, nous finissons par être forcés d'en convenir.

Ainsi parlent des hommes dont l'esprit est superficiel, ou qui, malgré leur force de tête, comprennent mal des questions, que leurs préjugés ont décidées d'avance. La foi ne blesse point la raison, car celle-ci voit, reconnaît les avantages de la foi, et nous porte elle-même à demander au Tout-Puissant ce don de la bonté céleste.

Souvent notre raison nous parle de sa faiblesse ; elle nous dit qu'il est des vérités impénétrables pour elle, des sentiments qu'elle ne peut inspirer, une force qu'elle est impuissante à donner. En l'écoutant, nous sentons le besoin de recourir à l'Être infini, pour qu'il daigne suppléer à tout ce qui nous manque.

La raison nous prescrit d'aimer Dieu ; mais suffit-il de raisonner pour aimer ? Prétendra-t-on que la raison s'abandonne, lorsqu'elle nous dit de prier pour obtenir que Dieu pénètre nos cœurs de tout l'amour que doivent inspirer ses bienfaits ?

La raison juge que tel plaisir est trompeur ; ce plaisir cependant nous entraîne ; elle nous presse d'accomplir tel devoir envers des malheureux ; les soins, qu'il faudrait prendre, les dangers qu'il faudrait braver, nous arrêtent. Nous verrons le bien, nous ne le ferons pas sans une force que Dieu seul peut nous communiquer.

Pour la croyance aux vérités chrétiennes, il se passe dans notre âme quelque chose d'analogue à ce que nous venons d'observer pour le sentiment d'amour et pour la force qui nous sont nécessaires. Dieu nous permet d'exercer la raison dont il nous a doués, elle nous conduit à reconnaître les preuves du Christianisme ; et cependant, si la croyance qui en résulte n'a d'autre appui que cette raison vacillante, à la fois orgueilleuse et faible, il est bien difficile que nous restions constamment soumis au principe, reconnu par elle, qu'on ne peut contester ce qu'on sait être révélé. Quelquefois nous aurons des doutes ; non pas, j'aime du moins à le penser, non pas sur l'ensemble, sur la vérité de la religion,

mais sur des points mystérieux que, par absurde curiosité, nous voudrions discuter. Ces doutes, nous les éloignons ; ils reviendront nous troubler ; notre amour de Dieu, notre fidélité à suivre ses commandements, se ressentiront de la mollesse de nos croyances. C'est de cet état indigne du chrétien que Dieu affranchit l'âme par la foi.

Gardons-nous de faire descendre la religion à n'être plus qu'une science humaine. Aurions-nous oublié déjà l'heureux usage que Dieu, dans sa bonté, daigne faire de sa puissance pour venir à notre aide ! Après l'avoir vu apportant sur la terre ses lois et son culte, prétendrons-nous le reléguer dans le Ciel, et no plus lui laisser de rapports avec nous ? Le divin auteur de la religion peut seul en imprégner notre âme. Les effets de la foi et ceux de la simple croyance sont aussi différents que leurs sources. La foi porte dans le cœur ce repos et cette quiétude que l'homme ne saurait se donner à lui-même. La croyance sans autre appui que le raisonnement peut être ébranlée par un danger, bouleversée par un sophisme : la foi seule enfante les apôtres et les martyrs.

Maintenant, on doit voir le rang occupé par la foi dans l'ordre admirable du Christianisme, et comprendre cet axiome que, pour devenir chrétien, il ne suffirait pas de raisonner, qu'il faut aussi prier. A la voix de la prière soumise et confiante, la grâce descend du ciel et la foi avec elle.

N'oublions jamais que Dieu daigne agir sur l'homme : c'est le plus grand de ses bienfaits, c'est celui, par lequel on profite de tous les autres.

Ne craignons point d'énoncer hautement toutes les convictions chrétiennes, quoiqu'il soit inévitable que certains esprits les trouvent puériles, parce qu'elles sont sublimes. Je dirai donc avec assurance : tous les raisonnements ne peuvent suppléer la foi ; et celle-ci peut rendre superflues nos recherches et nos études, s'il convient au Tout-Puissant de la communiquer par un coup de sa grâce. Ainsi la regut cet homme destiné à propager le Christianisme, ce Paul qui, selon l'énergique expression d'un poëte, tombe persécuteur et se relève apôtre.

XII.—Ce qu'on appelle vulgairement la foi du charbonnier répand sur la terre plus de consolations, de vertus, et même de lumières, qu'il n'en sort de plusieurs traités volumineux et de leurs commentaires. Cependant l'homme d'un esprit cultivé ne doit pas se borner à une croyance non raisonnée. Son incurie serait une coupable indifférence ; et les facultés qui le distinguent l'obligent à porter aux pieds de la Divinité l'hommage d'un chrétien éclairé.

Je suis loin d'en conclure qu'il nous soit

nécessaire, ou seulement utile, d'aspirer à devenir savants en matière de religion. Lorsque nous sommes pénétrés des vérités fondamentales et des devoirs qu'elles imposent, ne consomons pas en longues recherches un temps que rempliront mieux la prière et les œuvres. Nos études imparfaites pourraient nous conduire à des demi-connaissances, sources d'erreur et d'orgueil. Il y a des travaux qui échauffent la tête et refroidissent le cœur. Ne prenons pas le goût des discussions contentieuses, et ne transformons pas l'Evangile en un livre de métaphysique. Lorsque nous disons : *Mon Dieu ! éloignez de notre esprit les doutes, ajoutez, et les subtilités.*

XIII.—Combien de débats ont suscités les questions sur le libre arbitre et la grâce ! Peut-être n'est-il pas de sujet plus simple, pour qui se borne à le considérer avec un cœur droit. Nous avons le sentiment de notre liberté aussi nettement que celui de notre propre existence ; en même temps, nous sentons notre faiblesse et nous éprouvons le besoin d'un appui. Que de fois nous avons voulu le bien, et nous nous sommes trouvés impuissants à suivre nos résolutions ! Que de fois, dans nos dangers ou nos revers, nous avons vu la vanité, le néant des secours d'ici-bas ! L'homme tourne instinctivement ses regards vers le Ciel ; une voix secrète lui dit que là est la source de vie, de force et de lumière.

Mais, dans nos actions, quelle est la part du libre arbitre ? quelle est celle de la grâce ? Comment cette faculté et cette puissance coexistent-elles sans se nuire ? De telles questions sont insolubles pour la raison humaine ; toutes mes recherches ne les éclairciraient pas plus qu'elles ne m'apprendront comment Dieu est partout.

Satisfait de savoir que nous avons le libre arbitre et que la grâce peut nous être accordée, évitons de prendre part aux débats que trop souvent amènent des sujets moins clairs : s'il faut en parler, discutons peu, et maintenons la charité dans nos âmes.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

VII.

(Suite.)

— Cela va sans dire. — poursuit Languan. — Toutefois, des millions ne se trouvent pas en une seconde. Veuillez donc prendre la peine de revenir à quatre heures, et peut-être serai-je assez heureux pour pouvoir m'acquitter envers vous.

— Nous ne reviendrons pas, — dit le prêtre, — il suffit que vous vous soyez